

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 85 (1997)

Heft: 1402

Rubrik: Dossier

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

RÉUNIES AUTOUR D'UNE TABLE À DÜSSELDORF, ALLEMAGNE, L'AUTOMNE DERNIER, LES RESPONSABLES DE JOURNAUX FÉMINISTES EUROPÉENS DISCUTENT HISTOIRE ET STRATÉGIES FUTURES ET COMMUNES.

JOURNAUX FÉMINISTES EN RESEAU

Samedi matin, dans un quartier non-résidentiel de Düsseldorf, nous arrivons devant un bâtiment immense, style fabrique-bunker. Un dédale d'escaliers plus tard, nous nous retrouvons autour d'une grande table blanche, c'est là que le séminaire intitulé «Rédactions européennes» se tiendra, deux jours durant. Un grand jeune homme nous sert des cafés. Nous, c'est la dizaine de responsables de magazines féministes européens qui ont répondu à l'appel de Florence Hervé, organisatrice de ce séminaire, et l'une des rédactrices responsables de *Wir Frauen*. Sont présentes des rédactrices des Pays-Bas, de Suède, de France, d'Allemagne et de Suisse. Les Russes et les Italiennes se sont désistées au dernier moment.



De gauche à droite (assises) Gunnel Atlestam (S), Madeleine Bergmark (S), Lotta Wide (S). (debout) Dodo (D), Brigitte Mantilleri (CH), Lia Gorter (N), Erni Friholt (S), Ingeborg Nöding (D), Ernestine Ronai (F), Florence Hervé (F/G)

DR

Des discussions pendant deux jours, presque sans pause, sauf un rapide déjeuner pique-nique sur le pouce mais délicieux: divers pains, des fromages blancs marinés dans de l'huile d'olive (faits par Ingeborg Nöding), et autres raisins et biscuits. Ce rythme soutenu parce qu'il y a fort à faire pour connaître, se faire connaître et essayer si possible de créer ce qui pourrait devenir un réseau de journaux féministes européens. L'idée étant d'échanger des articles lorsque le temps le permet - nous avons un article suédois dans nos pages - et de s'unir pour des actions de solidarité internationale. L'appel pour Leyla Zana, la parlementaire d'origine kurde incarcérée en Turquie, publié dans le numéro de décembre, est une de ces actions. Il a été publié dans cinq pays simultanément.

Tour de table. Chacune présente son journal et ses objectifs, en allemand, la langue la plus commune aux femmes présentes.

● Lia Gorter, cheveux bruns courts, élégamment vêtue - pantalon et chemisier soyeux - est fatiguée, très fatiguée par son épuisant voyage de nuit, par les suites d'un terrible accident de bicyclette, mais aussi par dix ans de responsabilité: elle est la rédactrice en chef bénévole, à côté d'un job important dans le domaine de l'art, de *Vrouwen* (Femmes). Un journal qui fête ses 50 ans d'existence cette année (jaargang 50). 20 pages par mois, un graphisme soigné, des articles variés sur la condition des femmes des Pays-Bas et d'ailleurs, le tout sur fond de ligne marquée à gauche de l'échiquier politique. Fatiguée Lia, peut-être aussi parce que mois après mois, elle constate une érosion dramatique des abonnements qui a fait chuter *Vrouwen* de 10 000 abonnements dans les années 70 - le journal était alors connu pour son engagement dans les campagnes anti-avortement - à un cercle de 1200 fidèles. Mais Lia en a vu d'autres et n'est pas prête à jeter l'éponge. Avec elle nous parlerons ouverture, marketing. Au fond, et c'est là l'utilité d'un réseau, Lia est venue se ressourcer. ●

I S T E S

● Ensuite, c'est au tour des Suédoises de présenter leur journal. Elles sont venues en force - elles sont quatre - et en train de leur lointain pays nordique. C'est Erni Friholt, austriaco-suédoise au dynamisme et à l'humour décapant, qui prendra la parole pour expliquer que *Vi Mänskor* fête également ses 50 ans d'existence (Årgång 50) et son appartenance à la Fédération démocratique des femmes. Le journal de 48 pages paraît quatre fois par an. Il souffre un peu des mêmes maux que son collègue néerlandais. Erni identifie l'érosion numérique comme conjoncturelle: le féminisme a moins le vent en poupe, et puis le journal a un peu vieilli. Des essais d'échanges avec l'équivalent norvégien ont été mis en place. Erni pense aussi que le journal devrait se démarquer plus clairement de l'organisation, s'ouvrir et prendre un coup de jeune. ●

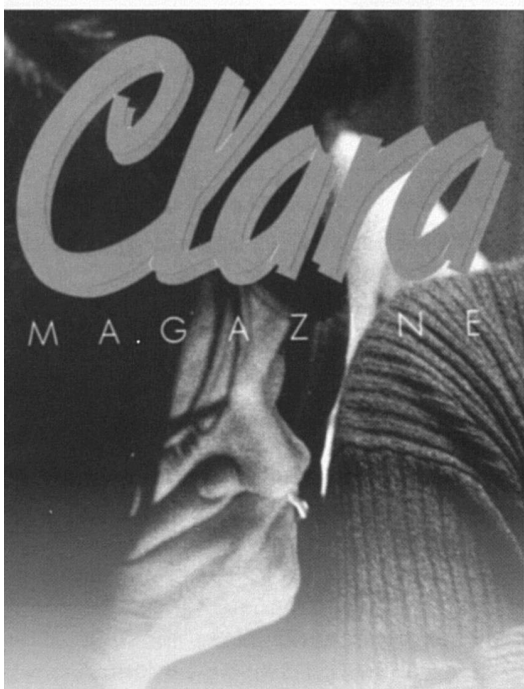


Manifestation 30 janvier 1993. Photo Manfred Scholz

● Entre les deux présentations, une noiraude débordante de vitalité et de sourire déboule, arrivée de Paris par le premier avion du matin. Ernestine Ronai, secrétaire nationale de l'UFF, a été psychologue en milieu scolaire et enseignante avant d'être la rédactrice en chef rémunérée de *Clara-Magazine* dont le slogan est le suivant: «Elles font avancer leur temps». Créé en 1945, la revue a subi moult crises existentielles et liftings avant d'être un mensuel qui tire de 9000 à 15 000 numéros, selon les mois, qui dispose d'une base de 5000 abonnées et d'un réseau de soutien de 35 000 femmes. Le journal publie également des suppléments hors-série comme celui d'avril 1996 sur un atelier d'écriture à La Courneuve. Ernestine raconte qu'au départ, le journal était celui d'une association, l'Union des Femmes Françaises. Il s'appelait *Heures Claires*, fut un temps hebdomadaire, avec subventions d'Etat et journalistes payées, lié au Parti

Communiste, comme l'était d'ailleurs le mouvement à cette époque-là. Avec *l'Huma*, les militants vendait *Heures Claires*. Après des péripéties, l'Union de la gauche et la suppression des subventions d'Etat en 1985, le journal ferme un an plus tard.

S'ensuivent une bataille de souscriptions, une période trimestrielle et une évolution au sein de l'UFF: en 1992, Sylvie Jan devient la rédactrice en chef du journal, dont la ligne est redéfinie.



Clara
MAGAZINE

Journaliste et photographe, elle est présidente de la Fédération internationale des femmes, qui relie des millions de femmes de 92 pays sur tous les continents, et bénéficie d'un statut consultatif auprès de l'ONU, de l'UNESCO et du Bureau International du Travail.

Clara-Magazine interpelle dorénavant tous les partis, les syndicats et les services publics sur la base des revendications féministes. Il veut s'adresser au plus grand nombre de femmes. Clara-Magazine est un journal populaire qui donne la parole aux femmes, des chercheuses aux ouvrières. Il donne la possibilité de s'informer sur l'actualité féministe. Il alimente des campagnes comme celle pour la libération des femmes palestiniennes, campagne qui dure depuis 1993. «Nos lectrices interviennent, nous leur donnons la possibilité d'être actives, de signer des pétitions. Le journal s'ouvre aux autres associations, publie les lettres de lectrices. Et depuis 1989, la rédaction se féminise y compris du côté de la mise en page et de l'impression.»

Femmes SUISSES

10

Femmes suisses Janvier 1997



● *Wir Frauen*, le journal hôte, trimestriel, comptabilise 15 ans d'existence et compte sur un réseau de 1500 abonnées. Là aussi le «backlash» s'est fait sentir. Ingeborg Nöding, la co-responsable du journal, explique que *Wir Frauen* est issu du mouvement féministe des années 60 et 70. Lié à la Fédération démocratique des femmes (Demokratische Fraueninitiative), ce journal aux positions assez radicales avait 3000 abonnées dans les années 89-90. Le mouvement national s'étant ensuite endormi, le journal a décidé de voler de ses propres ailes. Il veut s'ouvrir aux débats d'idées internationaux, aux jeunes aussi, deux jeunes femmes font partie du comité de rédaction depuis plus d'un an. Les contributions sont bénévoles. ●

● Quant à *Femmes suisses* avec ces 85 ans d'existence cette année, il n'a pas du tout fait figure de parent pauvre. Au contraire, dès l'annonce du tirage «quoi, 3000 exemplaires pour la Suisse romande, si petite, mais c'est énorme». Le ton était donné pour parler contenu, histoire et stratégies. Samedi soir, nous quittons toutes l'appartement douillet et spacieux de Florence Hervé, pour nous rendre dans la vieille ville de Düsseldorf, direction Café Schnabelewopski, haut-lieu-souvenirs de Heinrich Heine. Un café littéraire fort chaleureux où nous discutons féminisme et engagement durant des heures. ●

Le dimanche matin est consacré à la mise sur pied de diverses actions. A une époque où deux journaux féministes viennent de jeter l'éponge: Le *Paris féministe* français et l'*Emanzipation* suisse, cela fait du bien de pouvoir se sentir prise dans un réseau d'échanges. Ensuite, départ en direction de cet aéroport de Düsseldorf sinistré depuis qu'un incendie le ravagea presque dans son entier. Sous tente, ordinateurs et personnel sont très dignes et calmes, comme si de rien n'était. Une touche de surréalisme dans la grisaille de ce jour de retour avec ces tentes aux allures de camp antique planté en plein monde moderne allemand.

Brigitte Mantilleri

A D R E S S E S Vrouwen

Lia Gorter
Nieuwe Herengracht 95
1011 RX Amsterdam - Pays-Bas
Tél 0020 625 69 03

Vi Mänskor

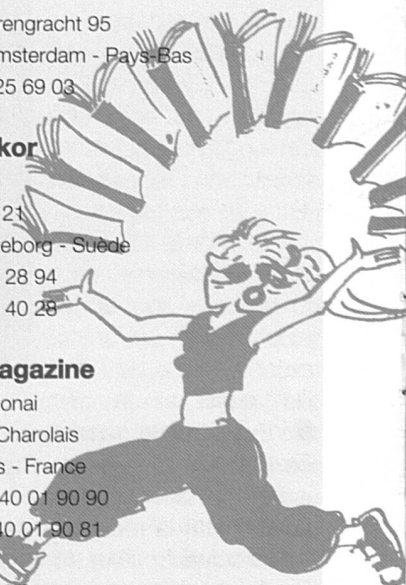
Erni Friholt
Linnégatan 21
413 04 Göteborg - Suède
Tél 031 42 28 94
Fax 031 14 40 28

Clara-Magazine

Ernestine Ronai
25, rue du Charolais
75012 Paris - France
Tél 00331 40 01 90 90
Fax 00331 40 01 90 81

Wir Frauen

Florence Hervé et
Ingeborg Nöding
Rochusstr. 43
40479 Düsseldorf - Allemagne
Tél 0049 211 491 20 78
Fax 0049 211 492 13 01



UN BUREAU DE RÊVE

Créé en 1986, le Frauenbüro de la ville de Düsseldorf est ouvert toute la journée. Des locaux immenses en plein centre ville. Dans l'entrée, à droite sous les fenêtres, une longue table est recouverte de papiers, de brochures, de dépliants, d'annonces de manifestations. A gauche du couloir, les portes, ouvertes pour la plupart, des différentes pièces du bureau. Je compulse les papiers depuis quelques instants lorsqu'Irena, souriante, me rejoint et me propose aide et conseils. Je repartirai les bras chargés de documents.

Non sans avoir rencontré Eva Maria Hartings, la cheffe du bureau. Elle est de ces chaleureuses femmes de cette partie de l'Allemagne, et dirige tranquillement son équipe. Et le Frauenbüro, ce sont neuf postes de travail à plein temps.

Eva Maria Hartings
DR



Votre parcours tout d'abord?

Oh, c'est un parcours assez classiquement féminin. J'ai une formation d'enseignante. J'ai beaucoup travaillé avec des jeunes en dehors de l'école: des cours de théâtre, de musique, de danse, de musical. Je me suis par contre toujours intéressée à la politique et c'est là que j'ai pris le chemin de la cause des femmes. J'ai étudié la «Weibliche Ästhetik» (esthétique féminine). Je me suis occupée d'un journal pour femmes intitulé *Komma*, j'écrivais et je faisais la mise en page. J'ai également organisé des séries de conférences à l'université. J'ai ensuite obtenu un poste de professeure à l'université d'Erfurt en sociologie. Je suis au bureau depuis 1990 et je le dirige depuis 1994.

Comme ça, de l'extérieur, la vie semble rose pour la cause féministe à Düsseldorf.

Nous avons de la chance, c'est vrai mais tout n'est pas facile. Nous avons demandé et obtenu trois postes supplémentaires. Mais d'autre part dès 1997/98, il y aura de fortes réductions budgétaires. De ce côté donc cela

coince un peu. Par contre nous avons de la chance côté contenu. Nos revendications passent beaucoup mieux. Les jeunes hommes dynamiques qui font une carrière politique ne veulent plus passer pour des types vieux jeu et ringards. Ils tiennent donc vraiment compte de notre point de vue. Nous avons un droit de regard dans nombre de dossiers.

Et vous proposez énormément d'activités.

Effectivement, et selon divers secteurs. Il y a par exemple le secteur «Femme et emploi» qui nous occupent énormément, cela va de l'orientation professionnelle des jeunes filles à la réinsertion en passant par la promotion des femmes dans les entreprises. Un réseau pour jeunes filles maltraitées existe. Le bureau est intervenu à maintes reprises et dans maintes instances pour améliorer les heures d'ouverture des jardins d'enfants. En 1991, nous étions de la première Frauenmesse (Foire des Femmes), ce qui nous a permis de bien présenter notre travail.

Combien de bureaux en Allemagne?

Il y a 1260 bureaux communaux dans toute l'Allemagne, mais ils sont de

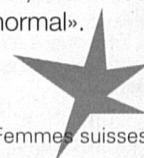
dimensions et d'importance fort inégales. Certains se nomment bureau mais ne dispose que d'un seul poste et encore à mi-temps. Pour notre région, nous avons un Frauen-Ministerium für die Gleichstellung von Frau und Mann de la Rhénanie-Westphalie (du Nord) avec Ilse Ridder-Melchers à sa tête, et 350 déléguées aux questions féminines dans la région. Depuis octobre 1994, chaque ville de plus de 10 000 habitants est tenue d'avoir sa déléguée. La loi est appliquée à près de 95%. Et puis il y a un Bundesministerium pour les questions féminines au niveau national.

Travaillez-vous ensemble?

Nous avons effectivement des réunions de déléguées et nous constatons que les femmes peuvent très bien travailler ensemble. Je suis une des six porte-parole de ce groupe. Et nous allons bientôt être pourvues d'un secrétariat avec deux personnes, car aucun des bureaux existants ne peut assumer ce travail de coordination, en plus du reste.

On dit que les Allemandes ont du mal à combiner carrière et enfants. Qu'en est-il pour vous?

C'est vrai que les femmes qui font carrière et qui ont des enfants sont très mal vues. J'ai bien sûr voulu faire les deux. Et j'en ai entendu des vertes et des pas mûres: des amis psy qui me disaient que les «handicapés de l'âme», ils les retrouvaient sur son divan. Bref, j'ai eu mon fils l'an dernier, il est avec une maman de jour et avec d'autres enfants. Il adore ça. Mon mari fait sa part et c'est lui qui emmène par exemple le petit le matin. Quand aux femmes du bureau, je dois dire que j'ai mis plusieurs semaines avant de leur avouer que j'attendais un enfant, à cause de mon image de battante, sans doute. Eh bien la nouvelle a été accueillie par un «ouf, mon Dieu, ça va enfin devenir plus normal».



UNE FRANÇAISE À DÜSSELDORF

Drôle, chaleureuse, énergique, hyper-organisée mais néanmoins toujours hyperdébordée, Florence Hervé, c'est la main de fer dans un gant de velours.

Florence Hervé
DR

Florence Hervé co-dirige *Wir Frauen* avec Ingeborg Nöding. Et puis, c'est elle qui publie le *Frauenagenda* depuis des années. Elle également qui édite le *Lexikon der Rebellinnen* paru l'an dernier, le *Weiberlexikon*, ou encore un ouvrage sur les Femmes de Düsseldorf avec sa complice Ingeborg Nöding (Zebulon Verlag 1994). Elle encore qui écrit un livre sur les femmes en Namibie, organise des voyages sur les traces d'autres femmes. Elle revient d'un de ces tours en Bretagne et songe à publier un ouvrage sur le sujet. Avec le photographe Martin Graf, elle a fait un livre, une édition bilingue, sur ce lieu de France, victime de la folie nazie, qui la tourmenta beaucoup: Oradour Regards au-delà de l'oubli (Klartext, 1995).

A part cela, ce qui motive cette rebelle peut être résumé par le mot solidarité. Dès qu'elle peut contribuer d'une façon ou d'une autre à une cause qui lui tient à cœur, Florence est de la partie et ce depuis que toute jeune déjà, cette fille de la bonne bourgeoisie française est tombée dans la marmite de la rébellion, marmite intitulée mai 68. «Récemment, deux jeunes sont venus m'interviewer pour une rétrospective à l'Université de Bonn. J'ai sorti toutes mes archives de cette époque, les photographies de manifestations, les tracts. J'ai tout conservé et tout classé. C'est fou de se retrouver comme ça, témoin d'une période et que cela intéresse les gens. Ils étaient fascinés. Mais je ne vais pas commencer à tout raconter car je n'en finirai pas. Disons qu'en 68, j'avais deux petites filles à charge, mais qu'avec elles sous le bras, j'ai été de toutes les manifestations. Et que je ne regrette rien de ce qui a été fait. Il faut se rendre compte du dépoussiérage que nous avons fait à l'université par exemple. J'ai le texte d'un professeur qui écrit noir sur blanc: «Une jeune fille n'est rien tant qu'elle n'a pas expérimenté le pouvoir d'un homme». Ensuite, j'ai entrepris des études que j'ai continuées et achevées par un doctorat à Paris. Je continue à être très engagée à côté de mes activités journalistiques et d'écriture.»

(bma)

SOUVENIRS DE BELGRADE

Après la présentation de son journal *Vi Mänskor*, Erni Friholt (S) me montre des photographies. L'une d'elles me plaît. Elle me la donne et promet un article pour l'accompagner. Promesse tenue. Elle nous raconte son Belgrade.

«Un mercredi après-midi du printemps 1996. Comme chaque mercredi depuis le début de la guerre, les Femmes en noir sont sur la place de la République au centre de Belgrade. Elles manifestent contre la guerre, contre la violence, contre le nationalisme. Cette fois, où nous sommes avec elles, elles veulent aussi savoir où sont passés les disparus. Sont-ils vivants, ou sont-ils enterrés dans une de ces innombrables fosses communes?

L'atmosphère est à la fête, là, avec les femmes, mais également très familière, un peu comme à Göteborg, en Suède, où nous manifestons, tous les jeudi, avec nos pancartes contre la guerre et la violence.

Les insultes des passants se ressemblent. A Belgrade, on nous traite d'anti-serbes, à Göteborg, on nous dit qu'on devrait s'occuper des chômeurs plutôt que de ces «Bagarreurs des Balkans». Et pourtant, nous sommes de retour à Belgrade, deux ans et demi après notre première visite. Cynisme et épuisement sont au rendez-vous. Mais miracle des miracles, également une volonté de fer de ne pas en rester là. Derrière ce «non mais sans blague», se trouve la plupart du temps des femmes.

Dans le centre pour femmes, l'atmosphère est à la gaieté. «Nous savons enfin exactement comment nous devons informer pour vraiment venir en aide aux femmes dans la détresse», explique Lepa Mladjenovic.



Belgrade Mars 1996. Photo Erni Friholt

Au centre d'études femmes, Zorica Mrsevic raconte ses efforts afin de maintenir les études à un bon niveau, en attendant des jours meilleurs. Ensuite, nous voulons exiger la place qui nous est due au sein de l'Université. Pour nous, l'université appartient à l'establishment qui mène la guerre. Les 23 intervenantes donnent leur cours dans un vieil appartement. Chaque jeudi est le jour de discussion. Jusqu'à présent le loyer et les menus frais étaient payés par la fondation Soros. Mais le gouvernement peut fermer ce robinet à tout moment.

Slavica, Jasmina et Gordana sont trois femmes qui en août 94 ont ouvert une maison d'édition féminine qui a déjà publié sept livres, des publications maisons et des traductions, par exemple Taslima Nasrin. Ça tourne avec une bonne dose de bénévolat et la presse d'un groupe de femmes de Suisse.

Aux reproches qui leur est parfois fait de ne se préoccuper que des intellectuelles des villes, Slavica rétorque en racontant les cours qu'elles donnent dans les petites villes de campagne, cours qui sont bondés et qui, souvent ont permis la création d'un groupe de femmes. Elle raconte que son grand-père lui disait que dans son village il y avait une maison pour femmes battues avec un homme de confiance pour les protéger. Les hommes violents savaient qu'ils devraient d'abord en découdre avec lui avant de pouvoir reprendre leur femme.»

(Traduit de l'allemand par bma)